

**RENÉE C.
BYER**



UN NOUVEAU COMBAT. LA VIE AUX ÉTATS-UNIS POUR LES RÉFUGIÉS AFGHANS

Ils ont servi au côté de l'armée américaine en Afghanistan, participant à l'effort de guerre des États-Unis au péril de leur vie. Certains étaient interprètes, d'autres médecins, diplomates ou ingénieurs.

En raison du rôle qu'ils ont joué, les talibans, de retour en force, les ont pris pour cible. Le Congrès américain a reconnu cette menace et leur a accordé des visas spéciaux. Plus de 2 000 Afghans se sont depuis installés aux États-Unis dans le comté de Sacramento, en Californie, et beaucoup avouent leur grande déception. Après avoir exercé une profession reconnue dans leur pays, ils se retrouvent aux marges de la société américaine, en proie à la pauvreté et à la criminalité. Et ils perdent parfois espoir.

Les agences de réinstallation les ont logés dans des complexes résidentiels vétustes et infestés d'insectes, situés dans des quartiers pauvres où la criminalité est élevée. La plupart se sont rendu compte que leurs qualifications, diplômes et références n'étaient pas reconnus aux États-Unis. Ceux qui ont réussi à trouver un emploi peinent souvent à subvenir aux besoins de leur famille avec le salaire minimum. Après avoir vécu cloîtrées sous le régime des talibans, les

femmes vivent désormais recluses dans leurs appartements américains : elles ne savent pas conduire, ne parlent pas la langue du pays et ont du mal à suivre des cours d'anglais car faire garder ses enfants coûte trop cher.

Ces migrants ont rencontré une difficulté supplémentaire : une bizarrerie informatique a modifié leur identité. Sur le visa spécial leur accordant l'entrée aux États-Unis, leur nom de famille a été effacé et remplacé par leur prénom, avec la mention « FNU » (First Name Unknown : prénom inconnu).

Perdus aux États-Unis, beaucoup souffrent de ce que les experts estiment être une nouvelle forme de syndrome de stress post-traumatique, exacerbé par les difficultés qu'ils ont à s'intégrer. Ils se disent désarmés et abandonnés, sans emploi ni logement décent, et déroutés par le mode de vie américain.

Et le traumatisme ne s'arrête pas là. Pendant une tentative de braquage, un interprète a reçu une balle au visage et a perdu un œil. Un automobiliste distrait a percuté et tué un ingénieur à vélo et gravement blessé son fils ; la mère se retrouve seule avec ses quatre enfants. Une autre femme, victime de violence conjugale,

s'est vu retirer la garde de ses enfants par les services de protection de l'enfance et peine à comprendre les normes sociales.

Après la publication de mon reportage sur la détresse de ces réfugiés afghans, Doris Matsui, membre du Congrès américain, a demandé au Government Accountability Office, l'organisme d'audit des comptes publics, d'évaluer la situation et de voir comment il serait possible d'améliorer le processus de réinstallation de ces personnes qui, après avoir aidé l'armée américaine, se retrouvent à vivre dans des conditions insalubres et en proie à la violence.

« *Le processus de réinstallation devrait être plus spécifique pour ces personnes, non seulement pendant les 90 premiers jours où les agences de réinstallation sont chargées de les aider, mais également après... Il faut leur permettre de retrouver une vie qui leur convient réellement, ils doivent pouvoir travailler et faire vivre leur famille... Leurs espoirs et leurs rêves ont souvent été déçus.* » (Doris Matsui, membre du Congrès américain)

Renée C. Byer



Faisal Razmal (28 ans), interprète au service de l'armée américaine en Afghanistan, vient d'apprendre qu'il perdra la vision de son œil blessé. Il a survécu aux talibans, et c'est aux États-Unis qu'il a été touché par un tir de pistolet lance-fusées alors qu'il essayait d'empêcher un vol.

Faisal Razmal (28), who served as an interpreter for U.S. troops in Afghanistan, has just been told he will lose the sight in his injured eye. He survived the Taliban, but in the U.S. was shot with a flare gun while trying to stop a robbery.

© Renée C. Byer / The Sacramento Bee

**RENÉE C.
BYER**



VENUE
COUVENT DES MINIMES

“NO SAFE PLACE,” LIFE IN THE U.S. FOR AFGHAN REFUGEES

They served alongside U.S. troops in Afghanistan, risking their lives to help the American war effort. Some were interpreters, others were doctors, diplomats and engineers. Because of their ties to the U.S., they were targeted by the resurgent Taliban. The U.S. Congress recognized the danger and granted special visas to these war veterans. More than 2,000 Afghans have now been resettled in Sacramento County, California. Many say they are deeply disappointed. Once professionals in their own country, they have now been relegated to the American underclass, in the midst of poverty and crime, often suffering post-traumatic stress disorder.

The resettlement agencies have placed them in run-down, insect-infested apartment complexes in poor neighborhoods where crime rates are high. Most have found that their qualifications, degrees and references are not recognized in the U.S. Those who have managed to find work often struggle to support their families on the minimum wage. Women once trapped under the Taliban regime, are now trapped in their

American apartments, unable to drive, not speaking English, and often not able to attend English language classes as they cannot afford childcare.

A further difficulty for these migrants arose when their identity was changed by a bureaucratic quirk that erased their family names: the special immigrant visa granting entry to the U.S. omitted the last name, entering given names as the family name, plus the acronym “F.N.U.” – First Name Unknown.

Lost in America, many suffer from what experts believe is a new form of post-traumatic stress disorder, made worse by the difficulty they have in assimilating. As they say, they feel helpless and abandoned, have no decent jobs, no proper housing, and no understanding of the American lifestyle.

And the trauma did not stop with their new life in America. One interpreter was shot in the face and blinded in one eye with a flare gun during an attempted robbery by a gang member. A distracted automobile driver hit and killed an engineer and critically injured his son as they

were riding their bicycles; his widow is now alone with their four children. One mother who was a victim of domestic violence had her children taken away by Child Protective Services and struggled to understand the social context. After my work on the plight of these Afghan refugees was published, Congresswoman Doris Matsui asked the Government Accountability Office to assess the situation and find ways of improving the resettlement process for those who once served the U.S. military and now have to live in squalor and in the midst of violence.

“The resettlement process should be more specific for this population, both during the 90 days that resettlement agencies are assigned to help them, and after the 90 days are over... There must be a way to help them transition to what they really want — to work here and provide for their families... Their hopes and dreams have often not been fulfilled.” [Congresswoman Doris Matsui]

Renée C. Byer



PHOTO #1

Malalai Rafi, réfugiée afghane, et son fils Omar (8 ans), dans leur appartement à Sacramento. Omar, rentré de l'hôpital depuis peu, a des lésions cérébrales provoquées par un accident de vélo qui a tué son père, Mustafa Rafi. La mère et les quatre enfants sont désormais seuls aux États-Unis. Le chauffeur responsable de l'accident a purgé une peine de 60 jours. Omar doit porter un casque protecteur en attendant la prochaine intervention chirurgicale. Mustafa Rafi était ingénieur et interprète au service de l'armée américaine. Reconnus dans leur pays, ils se retrouvent démunis et marginaux aux États-Unis.

Afghan refugee Malalai Rafi and her son Omar (8) in their Sacramento apartment a few weeks after he left hospital. Omar suffered a brain injury in a bicycle accident that killed his father, Mustafa Rafi, leaving the mother and four children alone in the United States. The driver of the car that hit them served 60 days in jail. Omar wears a protective helmet most of the time while waiting for further surgery. Mustafa Rafi was an engineer and interpreter working with the U.S. Army. Professionals in their own country, they are now part of the American underclass.

© **Renée C. Byer** / *The Sacramento Bee*

Ahmad Farzad Ghafoori, couvert de piqûres d'insectes, et sa mère, Badria Ghafoori, assistent à un stage d'orientation culturelle organisé par l'International Rescue Committee. (Le père, Abdul Farhad Ghafoori, et la fille de 4 ans, Kayinat Ghafoori, sont également présents.) Abdul était interprète au service de l'armée américaine. « Nous pensions être pris en charge par les autorités, avoir un logement correct et propre. Mon appartement grouille d'insectes ; nous n'avions pas ces insectes en Afghanistan. »

Ahmad Farzad Ghafoori, covered in bites, with his mother, Badria Ghafoori, at a cultural orientation class held by the International Rescue Committee, also attended by his father Abdul Farhad Ghafoori and sister Kayinat Ghafoori (4). Abdul served as an interpreter with the U.S. Army. "We expected the government to provide for us, put us in a good, clean place. My apartment's full of insects; in Afghanistan we didn't have these insects."

© **Renée C. Byer** / *The Sacramento Bee*



© Paul Kitagaki Jr